

« On ne donne pas de conseil au Christ »

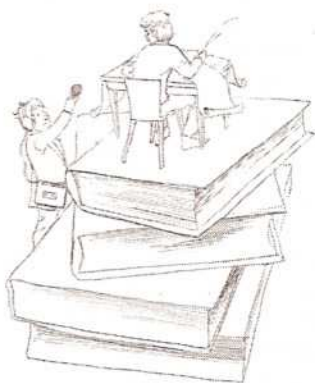


Franz Kafka à la plage de Marielyst, au Danemark, été 1914

Yannick Haenel

INTERVIEW

« **Yannick Haenel,**
pourquoi aimez-vous *La Métamorphose* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Né en 1967, Yannick Haenel est écrivain ; il a cofondé la revue littéraire *Ligne de risque*, et est l'auteur, chez Gallimard, de plusieurs romans, dont *Cercle* (2007) et *Jan Karski* (2009), pour lequel il a reçu le prix Interallié. Il a accepté de nous parler de *La Métamorphose*, et nous l'en remercions.

**Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ?
Racontez-nous les circonstances de cette lecture.**

J'ai lu *La Métamorphose* au lycée, vers quinze ans. J'étais enfermé dans un établissement militaire, le Prytanée de La Flèche, et je me suis identifié immédiatement à Gregor Samsa. Je vivais alors à l'intérieur d'un cauchemar. Solitude, promiscuité, violence des rapports, punitions : c'était mon quotidien. Comme dans la nouvelle de Kafka, je me sentais exclu – ou plutôt je m'excluais pour ne pas subir l'exclusion.

**Votre coup de foudre a-t-il eu lieu dès le début
du livre ou après ?**

J'ai lu cette histoire dans l'aveuglement et l'hébétude. Elle me passionnait. Elle me terrifiait. Le charme du récit – ou plutôt cet empressément de l'angoisse – agit dès l'*incipit*, qui est parfait : « En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. » L'instant du réveil est le moment risqué entre tous : c'est celui où l'on franchit la frontière. Qui devient-on la nuit ? Que s'est-il passé dans le sommeil de Gregor pour qu'il en sorte ainsi changé en monstre ?

Le réveil, c'est toujours l'entrée dans un monde enchanté. Dans *La Métamorphose*, c'est le monde à l'envers : on ne se délivre pas du cauchemar en se réveillant ; au contraire le cauchemar commence au réveil. Peut-être même est-ce le réveil qui le suscite. La littérature, c'est ce qui vient de cette lumière propre au réveil. Quand on lit le récit de Kafka, on est sous l'emprise d'une lumière enchaînée. Est-ce un coup de foudre ? Plutôt un envoûtement.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je préférerais ne pas le lire, mais il me hante. Tout ce qu'il écrit Kafka désigne un point de l'existence où l'on fait l'expérience d'être à la fois vivant et mort. Où l'on se met à vivre absolument – où la faveur du langage est

aussi un supplice. Car l'absolu vous met en contact avec une énigme brûlante. Il y a une phrase de Kafka que j'aime particulièrement : « Le buisson d'épines est le vieil obstacle sur ton chemin. Si tu veux avancer, il doit prendre feu. » Est-il possible d'*accomplir le buisson ardent par l'écriture* ? C'est une folie, elle relève du démoniaque, mais pas seulement.

Je lis tout le temps le *Journal* de Kafka. C'est le livre le plus profond que je connaisse sur le tourment spirituel et sur la joie secrète qui est au cœur de l'écriture. *La Métamorphose* en est une application sous forme de conte. Quand je l'ouvre, je le relis d'une traite. Il y a quelque chose d'un Évangile détraqué dans ce livre. C'est l'histoire d'une mise à mort, mais la paix familiale qui se dégage du sacrifice de Gregor est obscène, comme si elle nous avertissait crûment que les autres jouissent de notre mort.

**Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres
ou votre vie ?**

Kafka, oui. Il est pour moi le nom propre de la littérature : le nom de cette aventure qui consiste à chercher des phrases dans la nuit ; à livrer bataille aux démons pour redonner vie à la parole ; à ouvrir, à l'intérieur de la parole, cette brèche qui, entre solitude et communauté, vous illumine, et rend le temps vivable.

Est-ce que *La Métamorphose* m'a marqué ? Je ne sais pas – je crois que je ne veux pas le savoir : cette histoire me fait peur. Le suicide mystique de Gregor, abandonné de tous dans la clarté de l'aube, me bouleverse.

Quelles sont vos scènes préférées ?

J'aime beaucoup la scène où Gregor entreprend de tourner la clé dans la serrure avec sa bouche. En la lisant, en jouissant de sa minutie, je pense à Kafka notant dans une lettre : « L'existence de l'écrivain dépend réellement de son bureau, s'il veut échapper à

la folie, il ne peut jamais vraiment s'éloigner de son bureau, il doit s'y tenir accroché avec les dents. »

Il y a aussi la scène où le père lance des pommes contre son fils. C'est une scène stupéfiante. Le père condamne son fils comme s'il s'agissait du péché originel : « Les petites pommes rouges roulaient par terre en tous sens ». L'une d'elles atteint Gregor, et le blesse grièvement au dos. C'est une scène dont la clarté mobilise des figures immémoriales : le sacrifice d'Abraham y court en filigrane. Mais chez Kafka, Isaac se laisse mourir.

Y a-t-il, selon vous, des passages « ratés » ?

Non, aucun. La tension des phrases est maximale. C'est un chef-d'œuvre de composition, comme *Bartleby* de Melville, et *La Mort d'Ivan Illitch* de Tolstoï, qui sont les frères de récit de *La Métamorphose*.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Oui, c'est un mystère. D'ailleurs, personne ne sait en quoi Gregor s'est métamorphosé exactement. Le mot allemand *Ungeziefer* a été traduit par « cafard », « vermine », « scarabée ». À la fin, la femme de ménage qui s'occupe de son cadavre le désigne comme une chose : la « chose d'à côté ». Le propre de la métamorphose est d'être sans objet : Gregor n'est pas un insecte ; il est l'étranger absolu : celui qu'on ne reconnaît plus dans sa propre chambre – celui qui s'est délivré de l'appartenance. Grâce à la métamorphose, Gregor se soustrait au travail, à l'autorité familiale, au grappin ; mais il est repris : on le réintègre à la glu sacrificielle des familles. Le fils, c'est celui qu'on fait mourir pour le bien de la famille : « Venez un peu voir ça – dit la femme de chambre –, il est crevé. »

Rien d'opaque dans le récit ; mais une lumière crue constante. Tout a lieu à travers une écriture qui touche aux sortilèges fondamentaux, à l'inceste (étrange sœur

de Gregor), à la culpabilité, à la gloire d'aimer ceux qui vous condamnent. Existe-t-il une issue ? C'est la seule question. Kafka a dit que l'écrivain était le « bouc émissaire de l'humanité ». C'est lui, c'est Gregor, aux prises avec le « quartier général du bruit » qu'est l'appartement familial. Comment survivre aux puissances ? Existe-t-il une chance de leur opposer une autre puissance – une sorcellerie inverse qui les conjure ? L'écriture est cette magie blanche. C'est elle, la « nourriture inconnue » vers laquelle s'avance Gregor lorsqu'il entend sa sœur jouer du violon. Le « chemin conduisant à la nourriture inconnue » est le secret de *La Métamorphose*. C'est ce que Gregor entrevoit à travers son supplice. Avec lui se révèle le sens occulte du sacrifice ; le sens de sa mort paisible.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

« Au début de la journée, quand toutes les portes étaient fermées à clé, tout le monde voulait entrer, et maintenant qu'il en avait ouvert une et que les autres avaient manifestement été ouvertes au cours de la journée, personne ne venait plus, et d'ailleurs les clés étaient dans les serrures, mais de l'autre côté. »

J'aime cette phrase : sa densité psychanalytique me fait penser à *Barbe-Bleue*, où les clés sont tachées de sang, où les portes donnent sur des cadavres de femmes.

La Métamorphose, c'est le livre des portes. Elles s'ouvrent, se ferment. L'innocent est celui qu'on bloque sur le seuil. Est-il possible un jour de sortir de sa chambre ? D'évoluer en dehors de la surveillance familiale ? Les monstres veillent entre deux portes, mais est-ce vraiment Gregor le monstre ? Dans son cours sur *La Métamorphose*, Nabokov note que « Gregor est un être humain sous un déguisement d'insecte ; sa famille est composée d'insectes déguisés en hommes ». Ce sont eux les parasites. Nabokov ajoute : « La famille Samsa autour de l'insecte fantastique n'est rien d'autre que la médiocrité entourant le génie. »

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

Ce qui a lieu dans la chambre de Gregor est ce qui s'accomplit à chaque instant dans la vie de chacun : le combat entre l'impasse et l'issue.

*

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

J'aime tous les personnages. Ils sont parfaits. Le père, autoritaire et mesquin, qui s'endort en uniforme. La sœur perverse, celle qui croit protéger son frère en déplaçant les meubles, et qui prononce la sentence de mort. Les trois locataires barbus, ces « messieurs austères », impassibles comme des bourreaux.

Mais bien sûr, c'est Gregor que je préfère. J'admire sa force antisociale. J'aime qu'il remette en question sa vie d'employé, et qu'il mette en péril, même s'il en souffre, l'économie familiale. La famille, c'est ce qui propage la soumission. Si Gregor devient un animal, c'est à cause de sa famille – précisément parce qu'il se sacrifie pour elle, parce qu'il la fait vivre. À force de se sacrifier, *il devient ce qu'on écrase*. La métamorphose de Gregor ne fait que révéler ce que sa famille fait de lui ; elle révèle la férocité criminelle du familial.

Ce personnage commet-il, selon vous, des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

L'erreur, c'est de vivre avec son père et sa mère – c'est-à-dire de rester un fils. L'erreur, c'est de vouloir rembourser la dette de ses parents. Cela s'appelle la culpabilité. Une telle dette n'est pas solvable. Croire qu'on peut y mettre fin fait de vous une bête de sacrifice. Ainsi Gregor finit-il par faire don de sa vie, au grand bonheur de ses parents, qui sont soulagés.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

On ne donne pas de conseil au Christ.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

La même chose. La mise à mort se poursuit à travers les époques. L'isolement du réfractaire s'accroît.

*

Le mot de la fin ?

Une phrase effrayante du fondé de pouvoir, celui qui vient chercher Gregor au début du livre : « Une saison pour ne pas faire d'affaires du tout, cela n'existe pas, monsieur Samsa, cela ne doit pas exister. » Au contraire, la saison sans affaires – la *saison vide* – existe : c'est la littérature.

